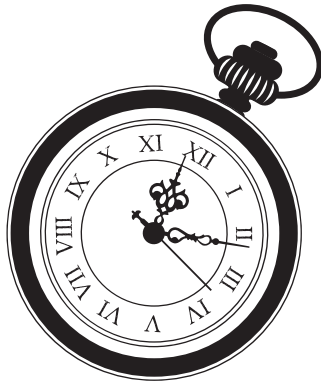


Laure Dargelos



LA VOLEUSE DES TOITS



LOIS DU 3 JUILLET 1798



Suite à la décision des autorités compétentes et après consultation du Conseil entrent en vigueur les “règles écarlates”, lesquelles disposent que :

Règle n° 1 : L’art est prohibé.

Règle n° 2 : Les livres sont prohibés.

Règle n° 3 : La musique est prohibée.

Par autorisation expresse du gouvernement, les règles n°s 2 et 3 tolèrent un nombre limité d’exceptions, mais qui ne s’appliquent que dans un cadre restreint et déterminé par la loi. Quiconque osera violer les règles écarlates sera considéré comme un traître à l’unité nationale et sera passible de la peine de mort.

Seräen, 1798

Oscarius Adhémar, secrétaire général

≡ Livre I ≡

Les Fiançailles écarlates



Imaginez, dans un royaume au-delà de nos frontières, une dictature et des remparts qui séparent les hommes. Comme personnage central, choisissez une jeune aristocrate en quête de liberté. Ajoutez-y un groupe de rebelles, un courtier à l'honnêteté douteuse, un vieil aveugle au savoir infini, un petit garçon muet et un couturier amoureux. Pour complexifier l'intrigue, faites miroiter le pouvoir à un être machiavélique et laissez-le agir à sa guise. Et enfin, n'oubliez pas une mystérieuse toile pour conduire vos héros bien plus loin qu'ils ne le pensent...



Chapitre 1

Plume

Une silhouette se laissa glisser le long du mur, telle une ombre mouvante parmi les ténèbres de la nuit. Ses pas couraient sur les pavés, à peine plus audibles qu'un souffle. Les sens en alerte, l'inconnu se dissimula dans le renforcement d'une porte et tendit l'oreille. Il régnait un silence oppressant, presque une menace... Nul ne pouvait échapper à la milice. Quelque part dans la capitale, des pantins en uniforme gris arpentaient les ruelles, leurs bottes cirées frappant le sol en un rythme incessant. Violer le couvre-feu était passible de mort et pourtant, une poignée d'audacieux n'hésitait pas à défier le régime.

Avec précaution, l'être au manteau noir se risqua hors de sa cachette et escalada la devanture d'une maison de couture. Ses mains trouvaient naturellement leurs prises, usant du moindre rebord et des anfractuosités de la pierre pour se hisser jusqu'au toit. Sur la pancarte soigneusement astiquée, ses chaussures laissèrent l'empreinte d'une semelle sale, mais être suspecté de vandalisme n'était peut-être que la dernière accusation d'une très longue liste.

Reprenant son souffle, la silhouette rejeta en arrière son capuchon. Ses cheveux courts tombaient sur son front en des mèches rebelles. La moitié de son visage disparaissait sous un masque où, à travers deux fentes, des yeux bleu azur contemplaient l'immensité du ciel. En l'examinant de plus près, un détail aurait frappé un observateur extérieur : l'étonnant contraste entre la douceur de ses traits et son apparence masculine. Sous ces vêtements d'homme se dissimulait en réalité une jeune fille à peine sortie de l'adolescence.

— Désolée, Frédéricion, murmura Plume, mais votre boutique était la plus facile à escalader.

C'était l'envie de vivre sans contraintes qui lui avait inspiré son surnom. Elle se remémorait souvent ce soir d'hiver où, blottie contre sa fenêtre, elle avait aperçu une plume minuscule virevolter dans le vent. Elle paraissait si légère, flottant dans les airs comme si elle ne voulait jamais redescendre. Plume savait que ces folles excursions ne dureraient pas éternellement. La milice avait ses espions aux quatre coins de la ville. Chaque nuit où elle

regagnait la sécurité de sa chambre ne faisait que reculer l'inéluctable. Quotidiennement, des hommes et des femmes étaient entraînés de force dans les prisons du palais. Tôt ou tard, elle finirait par les rejoindre, eux, les oubliés de la société, à moins que cela ne soit une exécution pure et simple. Dans les ruelles, il n'était pas rare d'apercevoir des taches rougeâtres ; du sang qui, même des semaines plus tard, continuait de marquer le sol par son souvenir.

Plus que des règles sur lesquelles reposait la société, c'étaient surtout des interdits. Une censure stricte s'imposait à toute forme d'expression : seule une cinquantaine d'ouvrages à la gloire du régime subsistait, et la musique se résumait à quelques airs destinés à animer les fêtes nationales. Quant à l'art, il avait été totalement prohibé. Durant les grands rassemblements, des flammes gigantesques dévoraient les derniers témoins d'un monde révolu où la culture ne se limitait pas à des dogmes. L'existence avait perdu de sa spontanéité, enfermée dans un carcan d'obligations. Les délations étaient fréquentes et chaque mois apportait son lot d'exécutions et de misère. Les artistes, musiciens et écrivains étaient pourchassés sans la moindre pitié et leurs œuvres systématiquement détruites.

Plume refusait d'abandonner la lutte. Elle ne supportait plus ces gens qui détournaient le regard ou qui, s'abritant derrière leurs richesses, pardonnaient les horreurs du régime. *La milice n'aurait jamais agi de la sorte si les condamnés n'étaient pas de dangereux criminels...* Combien de fois avait-elle entendu cette opinion prononcée à demi-voix, comme si chacun cherchait à justifier l'inadmissible ?

Personne ne méritait un tel sort. Plume avait huit ans lorsqu'elle avait été témoin de l'une de ces arrestations arbitraires. Un vieillard encadré par des miliciens avait été contraint à un sinistre défilé à travers la ville. C'était une humiliation publique ou une façon de dissuader les quelques audacieux qui seraient tentés de l'imiter. Dans ses yeux se lisait pourtant un profond sentiment de dignité. Il ne semblait prisonnier d'aucune entrave comme si son esprit s'était depuis longtemps affranchi de ses chaînes. La petite Plume s'était faufilée au premier rang du groupe de badauds amassés autour des officiers.

Le vieil homme lui avait adressé un faible sourire avant de prononcer du coin des lèvres :

— Regarde autour de toi, mon enfant. Ne vois-tu pas à quel point le monde a besoin d'être changé ?

Ses paroles étaient restées gravées dans sa mémoire comme l'image de cette nuit où, pour la première fois, elle avait brisé l'interdit pour s'aventurer

sur les toits. Profitant d'une fenêtre cassée, la fillette s'était glissée dans la maison de ce vieillard dont le crime était de posséder des livres. Sous une latte du plancher, elle avait découvert l'un de ces objets défendus, oublié par la milice dans leur hâte de détruire ces écrits d'autrefois. Le propriétaire avait choisi de conserver cet ouvrage au péril de sa vie. À l'époque, elle n'avait pas saisi la grandeur de cette cause. Comment pouvait-on se sacrifier pour un simple livre ? Ce n'était rien d'autre que du papier... En feuilletant ces pages jaunies par tant d'années écoulées, une certitude avait fini par s'imposer en elle. Une vérité qui ne reposait sur aucune preuve et qu'aucun argument contraire n'était en mesure d'ébranler. Le monde n'avait pas toujours été ainsi. Jadis, les hommes étaient libres de penser et ces lignes étaient le témoin de ce temps révolu. Cela valait la peine de mourir pour en préserver le souvenir.

Plume s'était fait le serment de poursuivre ce combat. Seule, elle ne pouvait rien contre la société et les règles écarlates. Mais il existait une liberté qui jamais ne s'évanouirait. La liberté de rêver... Elle était devenue une voleuse des toits qui, à la nuit tombée, usait de l'obscurité pour dérober au gouvernement une part d'espoir. Un morceau de ciel étoilé qu'elle glissait sous son oreiller et qui l'accompagnait dans chacun de ses songes.

Échappant à la milice et à leurs patrouilles, Plume se risquait dans les quartiers malfamés pour tracer à la craie d'immenses fresques sur les murs tristes et ternes. Ses œuvres éphémères disparaissaient sous la pluie ou étaient effacées par la milice au petit matin. Le plus important était de transmettre un message : la promesse qu'un monde meilleur était possible.

Un aboiement vint déchirer le silence de la nuit et l'arracha à ses pensées. Le soleil allait bientôt se lever, chassant les ténèbres qui l'entouraient comme une présence réconfortante. Plume respira une dernière bouffée d'air frais avant de se remettre en marche. D'un pas léger, elle courut sur les toits, sa silhouette se fondant avec l'ombre des cheminées, tandis qu'elle remontait la longue série de maisons mitoyennes.

Elle s'immobilisa près d'une demeure en pierres, qui suscitait l'envie de tout le voisinage. C'était là que résidaient l'ancien ambassadeur et sa famille. Bien qu'il ait depuis longtemps cessé d'exercer ses fonctions, son statut suffisait à le faire inviter à toutes les soirées mondaines. Au premier étage, l'une des fenêtres était entrouverte. C'était la chambre d'Éléonore Herrenstein, la fille unique du couple.

Sans un bruit, Plume se faufila par la fenêtre. La pièce était plongée dans la pénombre et dans la cheminée, des braises mourantes laissaient deviner

un imposant lit à baldaquin. Plume retira ses vêtements d'homme et après avoir enfilé une chemise de nuit, elle se glissa sous les draps et s'endormit.



— Mlle Éléonore, il est l'heure de vous lever, prononça une voix si basse qu'elle l'incitait plutôt à se rendormir.

Plume fronça les sourcils avant d'enfourer son visage sous l'oreiller. Elle n'avait pas besoin d'ouvrir les yeux pour savoir que Madge, sa femme de chambre, n'allait pas tarder à tirer les rideaux. Une vive lumière pénétra dans la pièce et la jeune fille accompagna cet événement d'un grognement sonore.

— Il est presque huit heures, mademoiselle. Je suis venue vous réveiller comme vous me l'avez demandé.

Plume ne se souvenait pas avoir formulé une telle requête. Il pouvait être midi passé qu'elle ne serait toujours pas décidée à quitter la chaleur de son lit.

— Il faut vous préparer, mademoiselle. Aujourd'hui, vous devez accompagner votre père à la cérémonie officielle.

— Aucun de ces hauts dignitaires ne s'apercevrait de mon absence, marmonna Plume. Je ne serai rien d'autre qu'un pantin juste assez bon pour sourire et faire la révérence.

— Votre père tient énormément à ce que vous soyez présente. Et puis, ajouta Madge dans un murmure, je crains qu'en vous couchant, vous n'ayez omis de réajuster votre coiffure.

Plume se redressa d'un bond alors qu'elle portait la main à ses cheveux. Madge avait raison. Sous ses doigts, elle sentait ses mèches courtes suffisantes pour déclencher une guerre civile si ses parents venaient à l'apprendre. Bondissant hors de son lit, elle se précipita vers sa penderie. Dissimulé sous ses robes de bal, un vieux coffre abritait le plus précieux des trésors : une perruque brune qui lui permettait d'afficher en public l'air respectable d'une demoiselle de bonne famille.

Personne ne devait découvrir sa double identité. Plume avait quinze ans lorsqu'elle avait coupé ses cheveux sous le coup d'une impulsion. Ce n'était pas seulement de la provocation, plutôt l'envie de se libérer. Le besoin de courir sur les toits sans sentir cette masse de boucles lui tomber sur les yeux... Travestie et le visage masqué, elle espérait créer une confusion si la milice venait à la pourchasser. D'ailleurs, qui pourrait supposer que ce voleur des ténèbres était une femme et qui plus est, la fille de l'ambassadeur ?

Madge connaissait son secret, mais n'évoquait ses cheveux que sous des formules déguisées. Elle n'avait jamais posé de question. La première fois qu'elle avait coiffé sa perruque, le peigne lui était tombé des mains. Plume avait cru que son cœur allait cesser de battre, mais la petite bonne avait repris sa tâche comme si de rien n'était. Depuis, la jeune fille éprouvait à son égard un profond sentiment de reconnaissance.

— Laissez-moi vous aider..

Délicatement, Madge replaça sa perruque et arrangea ses cheveux en un élégant chignon. Assise à sa coiffeuse, Plume fixait sans le voir le reflet que lui renvoyait le miroir. Celui d'une aristocrate au teint pâle qui, chaque jour, se rapprochait d'un mariage qui ne ferait que l'emprisonner davantage.

Avec des gestes lents, elle enfila une robe bleue resserrée autour de la taille par un ruban en velours. Autour de son cou, une longue chaîne argentée laissait apercevoir un médaillon au pourtour ouvragé. À l'image d'un porte-bonheur, ce bijou ne la quittait jamais. Depuis des années, il accompagnait chacun de ses pas, ceux d'une fillette frêle et hésitante, puis ceux d'une adolescente que la société voyait déjà comme une femme.

Lorsque Plume descendit dans la salle à manger, son père apparaissait à peine derrière *L'Orme glorieux*, le seul journal autorisé par le gouvernement. Sous le symbole d'un arbre à douze racines, les gros titres proclamaient : « UNE NOUVELLE VICTOIRE REMPORTÉE CONTRE VALACER ! LA FIN DU CONFLIT EST PROCHE ! » La guerre durait depuis presque un demi-siècle mais, chaque année, ils ne cessaient d'annoncer l'imminence d'un traité de paix. Des messages de propagande poussaient la population à redoubler d'efforts dans l'espoir que ces temps de trouble viennent enfin à s'achever.

— Bonjour, Père, fit Plume en s'asseyant à table.

Elle étala de la confiture sur une tranche de pain en lisant à la dérobée l'article qui occupait la première page. Sans surprise, il était signé Camillus Malbert, un journaliste dont l'optimisme s'accompagnait d'une bonne dose de contradiction. Il n'hésitait jamais à prédire la défaite écrasante de Valacer pour souligner, la fois suivante, la nécessité de doubler les effectifs militaires. La lecture de Plume fut malheureusement interrompue par le propriétaire du journal, qui replia l'édition du matin.

Armand Herrenstein était un homme d'une cinquantaine d'années aux cheveux grisonnants et au sourire bienveillant. Bien qu'il fût autrefois ambassadeur, il s'exprimait rarement sur les sujets politiques et accueillait chaque

déclaration officielle par un haussement de sourcils. Plume n'avait jamais réussi à déterminer s'il s'agissait de sa façon d'approuver ou au contraire de critiquer les dérives du régime.

— Croyez-vous qu'une victoire contre Valacer soit réellement possible ? demanda-t-elle. Il paraît que leurs armes dépassent largement les nôtres.

— Rien de bon ne sort jamais d'un tel conflit, qu'il prenne fin par une victoire ou par une défaite.

Cette observation pleine de sagesse ne suffit pas à satisfaire la curiosité de Plume.

— Certes, admit-elle, mais vous vous êtes personnellement rendu en Valacer, vous avez dû voir de quoi ces gens étaient capables.

— J'étais le plus jeune des ambassadeurs, répondit son père, et cela remonte à de nombreuses années. Je serais malavisé de donner un avis sur la situation présente en me fondant sur mes seuls souvenirs. Mais si ces soldats n'étaient pas aussi redoutables que l'affirme le gouvernement, il est certain que le royaume d'Orme aurait déjà remporté cette guerre.

— Pourtant, Père, vous êtes mieux placé que quiconque pour...

Plume aurait voulu insister, mais M. Herrenstein l'interrompt d'un signe de tête.

— Il est beaucoup trop tôt pour discuter de choses aussi graves à table. D'ailleurs, il me semble entendre les pas de votre mère et vous savez à quel point un tel sujet l'ennuie.

Son père était passé maître dans l'art d'éviter les questions. Sans doute avait-il vu trop d'horreurs, quand il était encore en poste dans ces terres lointaines, pour souhaiter les revivre. Mais lorsque l'arrivée de Mme Herrenstein ne servait pas de prétexte, il évoquait la météo désastreuse ou des ordres pressants à donner aux domestiques. Aucun moment n'était opportun pour parler de la guerre.

— Cette robe vous va à ravir, lança Idris Herrenstein en pénétrant dans la pièce. J'ai toujours dit que le bleu était la couleur qui vous convenait le mieux. Elle met vos yeux en valeur et M. Céleste a fait un travail formidable avec le choix des tissus.

En dehors de la mode et des potins, peu de choses en réalité intéressaient Mme Herrenstein. Et si les décisions du gouvernement avaient moins d'intérêt pour elle que les frasques du fils Chrisaloy, attirer son attention sur un combat au-delà de la mer d'Oryat était quasiment illusoire. Plus jeune que son époux, Mme Herrenstein possédait – hormis sa beauté flétrie – une voix haut perchée qui lui permettait d'avoir toujours le dernier mot.

Avec une certaine fierté, elle posa sur l'épaule de Plume une main pourvue de plus de bagues que de doigts.

— Je suis certaine que notre chère Éléonore fera sensation aujourd'hui, déclara-t-elle avec emphase. D'après Mme Jusseau, de nombreux héritiers de la Ligue seront présents pour écouter le discours officiel.

La Ligue écarlate regroupait les douze familles les plus puissantes du royaume. Pour Mme Herrenstein, les héritiers étaient une proie rare car ils n'attendaient que la mort de leur père pour lui succéder. Si les détenteurs du titre étaient pour la plupart des vieillards depuis longtemps exclus des affaires matrimoniales, leurs fils étaient souvent des célibataires dont la seule vocation était de se marier. Faire entrer un tel atout dans son arbre généalogique assurait richesse et prospérité pour les décennies à venir.

— Ce n'est pas un bal, Mère, soupira Plume. Rien d'autre que la fête nationale et tous les regards seront tournés vers l'estrade.

— Mais vous serez légèrement à droite de l'estrade, fit observer Mme Herrenstein avec un indéniable sens pratique. Parfois, ces discours sont assez longs et croyez-moi, j'ai déjà observé le comportement de ces jeunes gens. Lorsqu'ils s'ennuient, ils ont tendance à balayer la foule du regard. Et si vous souriez, il n'est pas à exclure que l'un d'eux vous remarque.

C'était la première fois que Plume était autorisée à siéger au côté de son père. En tant que membre honorifique du Conseil, il assistait à la cérémonie depuis les gradins officiels. Mme Herrenstein avait aussitôt vu dans cet événement l'occasion de mettre sa fille en valeur, même si celle-ci devrait se contenter du coin le plus sombre de la tribune.

Plume hocha la tête devant l'obstination de sa mère. Ses pensées n'avaient comme ligne directrice que cet unique objectif. À l'origine destinée à accroître le prestige de leur nom, cette quête du gendre parfait s'était imposée avec une force nouvelle depuis leurs récents déboires financiers. Tout avait commencé avec un investissement dans une société de textile. Cette compagnie était le projet ambitieux d'un cousin éloigné, revenu dans la capitale après une longue absence.

— Je vous assure qu'il n'y a absolument aucun risque, répétait-il sans cesse alors que des pièces d'argent s'entrechoquaient à chacun de ses pas.

Si les affaires promettaient d'être florissantes – « Seul un sot refuserait d'être mon associé, ce serait de la folie de renoncer à un tel partenariat ! » –, le cousin Barnabé choisit pourtant de ne pas pousser plus loin l'expérience et de disparaître en pleine nuit. À bien y réfléchir, rien ne semblait indiquer qu'il ait jamais été riche. Confrontée à la terrible perspective de devoir quitter

les beaux quartiers, Mme Herrenstein redoublait d'efforts pour trouver une nouvelle source de revenus.

— Dix mille merles ! s'exclama-t-elle en essayant ses yeux à l'aide d'un mouchoir en dentelle. Comment pouvait-on envisager que cet escroc spolierait notre Éléonore de son héritage ? Et nous voilà contraints de lutter pour la survie de notre famille, alors que ce misérable est parti sans laisser de traces. Ah, si seulement il pouvait se présenter ici, je saurais lui faire comprendre à quel point sa conduite a été méprisable...

Loin de vouloir tirer profit d'un tel enseignement, le cousin Barnabé n'avait pas eu la décence de sonner à sa porte, condamnant Mme Herrenstein à se lancer chaque matin dans une tirade sur la malhonnêteté.

— Promettez-moi, ma chère, que vous sourirez durant la fête nationale, s'empessa-t-elle d'ajouter. Il vaut mieux avoir l'air crispée que triste et renfermée.

— Bien sûr, mentit Plume.

Elle haïssait la pensée de voir sa main marchandée au meilleur prix. Mais il s'agissait de la seule alternative à la ruine qui menaçait de s'abattre sur sa famille. Un sacrifice qui la priverait des toits et de ces rares moments de liberté où elle s'autorisait enfin à être elle-même.



À des kilomètres des Herrenstein et de leurs préoccupations matrimoniales, un homme observait par la fenêtre les murs qui isolaient les bas-fonds du cœur de la capitale. Ainsi était construite Seræen qui, pour masquer son lot de misère, parquait les pauvres gens aux confins de la ville comme si les éloigner du centre suffirait à les faire disparaître.

L'aube qui se levait annonçait une journée particulière : la fête nationale qui représentait l'unique occasion d'approcher le palais. Ils seraient des milliers grouillant sur la Grande Place, séparés des nobles par une barrière de gardes. Il serait impossible de la franchir et les soldats n'hésiteraient pas à faire feu à la moindre agitation. Ce rassemblement visait à célébrer l'unité de la population, mais de quelle unité parlaient donc ces autorités qui se moquaient bien des plus démunis ? Ils étaient considérés comme des êtres indignes, enfermés dans des logements insalubres pour une seule raison : ne pas être nés du bon côté de la ligne. Lui avait vu ces riches se pavaner dans leurs demeures luxueuses, indifférents au sort de ces hommes, femmes

et enfants qui luttèrent simplement pour survivre. Chaque année, des fils étaient arrachés à leur famille pour servir de chair à canon dans la guerre contre Valacer. Ils n'avaient aucune chance d'en réchapper ni même de remporter ce combat. Ils n'étaient rien d'autre que des victimes sacrifiées sur l'autel de la bêtise humaine. Valacer ne pouvait être vaincue car ses armes crachaient un feu destructeur, alors à quoi bon s'obstiner dans cette bataille ? *Parce que ceux qu'ils envoyaient au front n'avaient aucune importance...*

D'un mouvement de rage, l'homme frappa contre la table. Le gouvernement refusait de perdre la face, mais il valait mieux être esclaves de Valacer que de plier devant ces seigneurs qui prétendaient agir au nom du peuple.

— Oui ? fit-il quand les cheveux emmêlés de son frère apparurent dans l'entrebâillement de la porte.

— Il est l'heure d'y aller. Les gardes viennent d'ouvrir les portes et commencent à escorter les habitants jusqu'à la Grande Place.

— Très bien, j'arrive, murmura-t-il en enfilant une longue cape noire.

Embrassant une dernière fois la pièce du regard, il sortit dans la ruelle pour se mêler à la foule grandissante qui patientait devant les remparts. Il attendait ce moment depuis des mois, cet instant précis où il espérait déclencher l'étincelle de la révolte.

— Est-ce que tout le monde est prêt ? demanda-t-il. Pas d'imprévu de dernière minute ?

— J'ai inspecté nos troupes ce matin et rien à signaler, hormis que Killian a encore la marque du matelas sur le visage. On dirait vraiment qu'il est balaféré.

— Je pensais plutôt à un élément pertinent. Tu sais, ajouta-t-il avec un léger sourire, quand tu parles de troupes, j'ai l'impression de diriger une véritable armée et pas une bande de voleurs pourchassés par les soldats.

— Que veux-tu ! Avant de risquer ma vie dans une mission suicidaire, je me sens toujours d'humeur facétieuse. De toute façon, il vaut mieux être un voleur honnête qu'un citoyen modèle qui n'hésite pas à dénoncer ses voisins... Ah, parfois, je me souviens de cette époque lointaine où on s'entraînait à attaquer les gardes à coup de lance-pierre. J'arrivais à les atteindre à plus de quinze mètres de distance. Pas de doute, j'étais vraiment le meilleur à ce jeu-là !

— Et toujours aussi modeste.

L'autre haussa les épaules.

— Quelle importance ! Il y a fort à parier que l'on se fera tous tuer d'ici

quelques heures. Notre vie ne tient plus qu'à un fil depuis tant d'années, alors autant voir les choses avec le sourire.

— Dis-moi, Pandore, tu songes souvent à la mort ? Parfois, je me sens responsable de t'avoir entraîné avec moi.

— Si tu t'imaginais mener seul les opérations, tu te trompes lourdement, mon pauvre vieux. Tu m'as déjà posé cette question quand j'avais quinze ans. Et ma réponse est toujours la même. Je serais prêt à te suivre dans l'au-delà à condition...

— À condition que notre départ vers l'autre monde provoque un joyeux charivari, compléta son frère.

— C'est toi et moi contre tous les autres, Avalon, que cela te plaise ou non.



Dans chaque quartier de la capitale, les habitants se préparaient à assister à la fête nationale. Si la population des bas-fonds était escortée par des gardes de peur d'un débordement, un tel manquement au protocole n'était pas à attendre des nobles qui montaient tranquillement dans leurs fiacres. Dans la ruelle des artisans, un détail semblait retenir l'un de ces loyaux sujets. Debout sur une chaise, un homme astiquait sa pancarte en marmonnant des jurons. Depuis plusieurs mois, un étrange phénomène se produisait nuit après nuit : une empreinte de pied venait salir le nom de son établissement. Comment ses clients pouvaient-ils se fier à la renommée de la maison Céleste si sa devanture n'était même pas présentable ?

— Ça commence à bien faire, grommela-t-il.

Plusieurs fois, il avait songé à appeler la garde, mais personne ne voudrait croire qu'un individu osait braver le couvre-feu pour le simple plaisir de faire baisser son chiffre d'affaires. Et comme son premier réflexe était de faire disparaître cette marque disgracieuse, il ne disposait d'aucune preuve.

Frédérion Céleste fronça brusquement les sourcils. Peut-être qu'afficher la semelle sale d'une bottine était en réalité une publicité implicite pour un cordonnier. Non, mais quelle audace ! Comme si ce rival espérait détourner sa fidèle clientèle de son commerce en lui susurrant l'envie d'une nouvelle paire de chaussures. Dans toute la capitale et même au-delà des terres du Nord, tout le monde connaissait ses créations. Il était le couturier le plus prisé des aristocrates et chacun s'arrachait ses services à prix d'or.

« Ce comportement est absolument indigne d'un professionnel, songea-t-il. Je vais lui apprendre la politesse en l'ignorant. Quand il s'apercevra à quel point il est ridicule, il finira bien par se lasser. » Fier de son raisonnement, Frédéricion se résolut donc à ne rien faire. Si l'auteur de ces actes de vandalisme souhaitait réellement nuire à sa boutique, il aurait trouvé en Frédéricion une aide des plus précieuses. Pourtant, ce n'étaient pas les moyens de défense qui lui manquaient, car un monstre au pelage blanc et aux longues canines le suivait comme son ombre.

Ramené d'un pays lointain – au nom d'autant plus exotique que personne ne réussissait à le prononcer –, le manaestebal était un curieux mélange entre le loup et le phoque. C'était une créature ancienne, dernière survivante de cette époque révolue où la magie existait encore. Mais si beaucoup souhaitaient l'extinction complète de l'espèce, peu savaient que Sabre ne vivait que pour manger et dormir. La bête pouvait se montrer étonnement docile du moment que sa gamelle était pleine et que son panier était près du feu. Avec un long bâillement, Sabre étira ses membres et lança à son maître un regard vitreux comme pour souligner l'absurdité de se lever aussi tôt.

— Désolé, mon bon ami, murmura Frédéricion en lui caressant le museau. Mais la fête nationale est une occasion que l'on ne saurait manquer.

Le couturier refusait de se séparer de son compagnon à quatre pattes et s'opposait à l'idée que son précieux Sabre puisse rester seul à garder la boutique.

— Allez, viens, il ne faudrait pas être en retard.

L'homme et l'animal se pressèrent vers la Grande Place, indifférents aux passants qui, poussant des cris d'horreur, se hâtaient de l'autre côté de la rue.